



HAL
open science

Un témoignage de première main sur Sulaymān Afandī al-Adānī, l'auteur du Kitāb al-bākūra, première monographie sur la religion alaouite

Bruno Paoli

► **To cite this version:**

Bruno Paoli. Un témoignage de première main sur Sulaymān Afandī al-Adānī, l'auteur du Kitāb al-bākūra, première monographie sur la religion alaouite. Langues et Littératures du Monde Arabe, 2018. halshs-02092139

HAL Id: halshs-02092139

<https://shs.hal.science/halshs-02092139>

Submitted on 7 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un témoignage de première main sur Sulaymān Afandī al-Aḏānī, l'auteur du *Kitāb al-bākūra*, première monographie sur la religion alaouite

Bruno Paoli, ICAR (UMR 5191)

En 1863 paraissait à Beyrouth un ouvrage intitulé *Al-Bākūra al-sulaymāniyya fī kašf asrār al-diyāna al-nuṣayriyya* (*La Bākūra sulaymāniyya : dévoilement des mystères de la religion nuṣayrie*), composé par un certain Sulaymān Afandī al-Aḏānī.¹

Il fut immédiatement traduit en anglais par Edward Salisbury² et très vite considéré par les milieux orientalistes unanimes comme une source majeure pour la connaissance de la doctrine nuṣayrie, dont les Alaouites du Proche-Orient sont de nos jours les légataires.³

Salisbury évoque rapidement l'auteur de la *Bākūra* en citant le bref rapport de son confrère le Dr Van Dyck, missionnaire à Beyrouth, qui le présente comme « un Noṣairī qui d'abord douta de sa propre religion, se fit Juif, puis Musulman, Grec, enfin Protestant⁴ ». Bien que ne disposant pas d'autres informations sur ce Sulaymān Afandī, et en dépit de la suspicion que ne devrait pas manquer de susciter un parcours aussi original que le sien, il affirme que son ouvrage (« tract ») « semble

¹ Imprimé sans lieu ni date. J'ai pu en consulter un exemplaire conservé dans la bibliothèque de l'Institut français du Proche-Orient à Damas.

² E. Salisbury, « The Book of Sulaimān's first ripe fruit, disclosing the mysteries of the Nusairian religion by Sulaimān Effendi of Adhanah », *Journal of the American Oriental Society* 8 (1864), p. 227-308.

³ En d'autres termes, les Alaouites actuels ne sont autres que les Nuṣayris d'hier. Ce dernier terme, utilisé par les auteurs arabes classiques, ne l'a jamais été par les membres de la communauté pour se désigner eux-mêmes.

⁴ E. Salisbury, *ibid.*, p. 228.

exhiber des indices internes de crédibilité qui suffisent à justifier que l'on s'en remette à son autorité⁵ ». Huart, qui traduisit les poèmes que contient la *Bākūra*, affirme aussi que « la plupart des faits allégués par Soléimân-Efendi » sont confirmés par les manuscrits de la Bibliothèque nationale de France⁶, ce qui constitue, dit-il, « la preuve la plus évidente de l'authenticité et de la sincérité des déclarations de l'écrivain noşairi, qu'un esprit sceptique aurait pu être tenté de suspecter, mais à tort⁷ ». Quant à Dussaud, auteur de la première monographie en langue française sur les Nuşayris, il invoque, outre l'avis de Salisbury et de Huart, ceux de Geofroy, consul à Lattaquié, qui a « constaté que tout ce qu'il [Sulaymān Afandī] dit est exact », et d'un « Noşairī très versé dans les choses de sa religion » selon lequel « le *Kitāb al-bākoûrah* est scrupuleusement exact et absolument complet⁸ ». Dussaud édita et traduisit, à la fin de son ouvrage, le *Kitāb al-mağmūʿ*, mystérieux recueil de prières reproduit dans la *Bākūra*, le qualifiant de « livre de prières par excellence » des Nuşayris et, citant encore une fois l'avis de son informateur nuşayri, de « pierre fondamentale de la religion » qui « renferme toute la doctrine⁹ ». Plus récemment, Bar-Asher et Kofsky, qui datent à tort la publication de la *Bākūra* de 1840, ont affirmé que le livre de Sulaymān témoignait de la persistance à travers les siècles des doctrines et des pratiques religieuses des Nuşayris, ce qui était une manière implicite d'en reconnaître l'authenticité.¹⁰

Les certitudes affichées par toutes ces autorités ne suffisent pourtant pas à lever le doute sur la valeur réelle de la *Bākūra* et, du même coup, du *Kitāb al-mağmūʿ*. En effet, le flou entretenu autour de la personnalité de l'auteur autant que le contenu de son ouvrage et les circonstances de sa publication incitent à la plus grande prudence. Aussi nous a-t-il semblé utile de rouvrir le dossier pour y verser quelques pièces nouvelles, à commencer par le témoignage reproduit ci-dessous.

Les informations fournies à son sujet par Van Dyck, et reprises par Salisbury, Huart et Dussaud, sont pour le moins maigres, à tel point que Valter doute qu'il ait jamais existé car, dit-il, « personne (personnalité alaouite, orientaliste, chercheur arabe, etc.) n'a jusqu'à ce jour été en

⁵ E. Salisbury, *ibid.*, p. 228.

⁶ Sous les cotes Ar 1449 et Ar 1450, la BnF possède un ensemble de manuscrits nuşayris qui ont été pour partie édités par M. Bar Asher et A. Kofsky, *The Nuşayrī-'Alawī Religion: An Enquiry into its Theology and Liturgy*, Leiden/Boston, Brill, 2002.

⁷ C. Huart, « La poésie religieuse des Noşairīs », *Journal Asiatique*, 7e série, n° XIV (1879), p. 190-261.

⁸ R. Dussaud, *Histoire et religion des Noşairīs*, Paris, Émile Bouillon, 1900, p. XIV.

⁹ R. Dussaud, *ibid.*, p. XIV.

¹⁰ M.M. Bar-Asher & A. Kofsky, *op. cit.*, p. 87.

mesure de fournir la moindre information précise sur sa vie autre que celles indiquées dans la première édition du livre¹¹ ».

Il existe pourtant un témoignage unique et très précieux, que j'eus la chance de découvrir alors que je m'intéressais aux récits de voyageurs, missionnaires et fonctionnaires occidentaux en Syrie ; d'autant plus précieux qu'il s'agit d'un témoignage de première main, celui de Sir Henry Jessup, membre de la mission presbytérienne américaine en Syrie¹², qui recueillit Sulaymān Afandī à son arrivée à Beyrouth. Jessup y vécut plus d'un demi-siècle, de 1855 à 1908, et le récit de sa rencontre avec l'auteur de la *Bākūra* occupe dix pages du journal de ses années moyen-orientales, intitulé *Fifty-three Years in Syria*, dont j'ai jugé opportun de donner ci-dessous la traduction intégrale, omettant seulement les quelques passages relatifs à la doctrine et aux pratiques, tirés du *Kitāb al-bākūra*, dont l'analyse détaillée fera l'objet d'une prochaine publication¹³ :

« En novembre 1862, raconte Jessup, un homme rustaud et repoussant se présenta chez moi, à Bayt al-Jebayli, à Beyrouth, avec une lettre de recommandation du célèbre Dr. Meshaka de Damas. Il était de petite taille, le front bas, le menton proéminent et la lippe négroïde, en un mot, l'être plus répugnant qu'il m'ait jamais été donné de voir en Orient. Je décachetai et lus la lettre. Le Dr. Meshaka m'y informait que son porteur était un adepte de la doctrine mystique nuṣayrie converti au christianisme, cultivé et ayant beaucoup lu, et qu'il avait obtenu qu'en tant que chrétien, il soit dispensé des obligations militaires ; qu'enfin, il avait été arrêté à Adana pour insoumission, et qu'il se rendait à Beyrouth pour y jouir de la liberté de conscience et y pratiquer sa religion sans entraves. Je lui souhaitai la bienvenue, lui trouvai une chambre et eus tôt fait de me rendre compte que mon hôte sortait effectivement de l'ordinaire. Il avait voyagé chez les Nuṣayris "semi-païens" de la Syrie du Nord, en avait rencontré certains et avait beaucoup appris sur leurs rites initiatiques secrets et leur langage codé. C'était la première fois qu'il m'était donné de rencontrer et de voir de si près quelqu'un qui soit en mesure de m'exposer [les principes de] cet étrange système de

¹¹ S. Valter, « La réplique à Ibn Bāz (1912-1999) de 'Abd al-Raḥmān al-Ḥayyir (1904-1986) », *Bulletin d'études orientales* 55 (2003), p. 303.

¹² Le but suprême de cette mission était bien entendu d'évangéliser les populations locales, notamment grâce à la traduction de la Bible en arabe et à la fondation d'institutions éducatives adaptées à cet objectif. L'une de ces institutions, le *Syrian Protestant College*, devint, en 1866, l'Université Américaine de Beyrouth (AUB), qui est encore aujourd'hui l'un des plus prestigieux établissements d'enseignement supérieur libanais.

¹³ H. Jessup, *Fifty-three years in Syria*, 1910, rééd. New-York, Garnet, 2002, p. 255-264.

mystères réellement diaboliques. Jour après jour, il me raconta l'histoire de sa vie. Il était né nuṣayri à Antioche, "aux environs de 1834", et avait émigré vers Adana, près de Tarse, à l'âge de sept ans. Un cheikh lui apprit à lire et à écrire et il fut initié, lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, aux mystères [de la doctrine nusayrie] [...].¹⁴

« Esprit fin et curieux, Sulaymān se plongea dans l'étude de cette doctrine (que seuls les initiés peuvent comprendre), apprit comment ils adoraient le soleil et la lune et fit siennes les superstitions horribles et grossières de la secte [...]. Mais plus il en apprenait sur sa religion, et plus il doutait de son origine divine. D'après l'un des principes de la doctrine [nusayrie], lorsqu'un adepte meurt, une planète descend pour emporter son âme, qui devient une nouvelle étoile de la Voie Lactée. À plusieurs reprises, à la mort de chefs religieux, il se tint dehors, près de la porte de leur demeure, et resta à observer l'ouverture qui y était faite, destinée à laisser l'âme partir. Mais il ne vit ni planète entrer, ni étoile sortir. Ceci ébranla sa foi et il se mit à étudier les autres religions, persuadé qu'il devait sûrement en être de plus satisfaisante [...].

« Il se rendit donc chez un cheikh musulman pour y être initié à l'islam. Ils lurent ensemble le Coran et le cheikh le lui expliqua. Alors qu'il était musulman depuis un mois, il découvrit dans le Coran, comme il dit, "trois cent mensonges, dont soixante-dix énormes", ce qui le convainquit de quitter l'islam. Il étudia alors les livres de l'église grecque, devint orthodoxe et fut baptisé par un marchand d'Adana. Il fréquenta l'église et fut horrifié de découvrir que, bien qu'affirmant vénérer le vrai Dieu, les Grecs orthodoxes adoraient des images, les icônes sacrées. À la messe, on lui expliqua que le prêtre, en bénissant l'hostie ou le pain, les transformait en la parfaite humanité et divinité du Christ. "Comment, s'étonna-t-il ? Ils deviennent Dieu ? – Oui, bien sûr – Et le prêtre les mange ? – Oui – Comment ? Faire un Dieu et ensuite le manger !?". C'en était décidément trop. Il me dit qu'il avait lu dans une vieille traduction arabe de Robinson Crusoé que des hommes mangeaient d'autres hommes, mais voilà qu'il se trouvait en présence d'hommes qui mangent leur Dieu !

« Ayant découvert la vraie nature du christianisme, et n'en connaissant pas de forme plus acceptable, il décida de se convertir au judaïsme, parce que, dit-il, les Juifs lisent l'Ancien Testament dans le texte original, en hébreu, et parce que toutes les religions reconnaissent la véracité de ce texte. Quatre années durant, il fit tout pour se mettre dans la peau d'un Juif, apprenant

¹⁴ Suit un résumé du premier chapitre de la *Bākūra*, consacré à l'initiation (secrète) à la doctrine nuṣayrie.

à lire l'hébreu de l'Ancien Testament et du Talmud. Il fut d'abord profondément inquiet, vivant dans la peur que Dieu puisse ne pas admettre un païen comme membre de son peuple élu, puis il fut rassuré lorsqu'il lut que Ruth et Rahab, toutes deux païennes, comptaient au nombre des ancêtres de David. Mais deux choses l'incitèrent finalement à renier le judaïsme : les absurdités et les blasphèmes du Talmud, dans lequel il avait notamment lu que Dieu lui-même étudiait le Talmud trois heures par jour ; et les prophéties annonçant l'avènement du Christ. Il décida donc de redevenir chrétien, dans l'espoir qu'il pourrait le faire sans avoir à adorer des icônes, ni à reconnaître le principe de transsubstantiation. Comme il avait été précédemment baptisé par un laïc, il se rendit cette fois chez un prêtre, mais ne constata aucune différence, obligé qu'il fut d'adorer à nouveau des images et, comme il dit, de "manger son Dieu". Il ne pouvait donc rester orthodoxe. Il avait essayé le paganisme, le judaïsme et l'islam, en vain. Il se mit donc en quête d'autre chose.

« Les Orthodoxes lui avaient parlé de la "religion des Anglais (*angliz*)" [le protestantisme], lui affirmant qu'ils n'étaient que des hérétiques niant la résurrection. Il avait lui-même écrit un pamphlet où il s'en prenait à cette hérésie, en donnant des preuves de la Résurrection tirées des Écritures. Un Orthodoxe originaire de Beyrouth, mais qui résidait à Adana, lui avait affirmé qu'il se trouvait dans sa ville natale des Orthodoxes instruits qui pourraient le convaincre de la réalité de la transsubstantiation et du bien-fondé de l'adoration des icônes. Alors qu'il se trouvait chez cet homme, il vit un livre qui traînait sur la table. Il le prit et commença à le lire. Il s'agissait du fameux livre qu'avait écrit le Dr. Michaiel Meshaka, de Damas, sur la papauté. Il était tellement absorbé par sa lecture que son hôte, qui l'avait acheté non pas pour susciter des conversions au protestantisme, mais bel et bien pour son usage personnel et pour confondre les Catholiques, s'en inquiéta et lui arracha le livre des mains. Sulaymān s'en alla, déterminé à s'en procurer un exemplaire. C'est alors qu'il fit la rencontre du révérend Coffing, missionnaire américain, et d'Adadoor, son aide indigène, qu'il avait d'abord pris pour des Sadducéens, lesquels lui procurèrent l'ouvrage en question. Il en fut enchanté : il avait découvert un christianisme qui n'enjoignait pas d'adorer des images, ni n'enseignait la transsubstantiation. Il devint immédiatement protestant et écrivit une lettre au Dr. Meshaka, le remerciant d'avoir rédigé un tel ouvrage. Les Musulmans et les Nuṣayris étaient à présent ligués contre lui. Ils avaient enlevé sa femme et son enfant et confisqué ses biens. Il fut jeté en prison et deux cheikhs musulmans vinrent le voir pour tenter de le convaincre de redevenir musulman ou nuṣayri. Ils lui décrivirent les délices du Paradis ; Sulaymān les remercia de lui proposer une place

dans leur paradis, mais leur réaffirma son attachement à la religion du Christ, dont il n'était pas question qu'il se détache. Alors qu'il était en prison, un cheikh nuṣayri lui dit : "Tu as beaucoup de mérite. Ta dévotion et ton savoir sont grands mais risquent à présent d'être complètement perdus, sauf à me les vendre". "Marché conclu", répondit Sulaymān, "je te les vends", ce qu'il fit pour la modique somme de quatre piastres, soit seize centimes !

« Il resta vingt-et-un jours en prison, puis fut enrôlé comme conscrit dans les troupes turques stationnées à Damas. Alors qu'il était en prison, il écrivit plusieurs prières, dont il me donna lecture, et dans lesquelles il priait Dieu, qui avait sauvé Joseph, David, Daniel et les trois jeunes Juifs, de le sortir de prison et de le tirer des griffes de ses ennemis. Bien qu'il ait été arrêté illégalement, étant chrétien et ne pouvant donc être enrôlé dans l'armée, on lui entrava les mains dans un carcan en bois et on lui fit, ainsi paré, parcourir à pied les près de mille kilomètres (six cent miles) qui le séparaient de Damas. En chemin, il fit halte à Nebek, où il trouva des Protestants qu'il supplia d'alerter le Dr. Meshaka de Damas, pour qu'il s'efforce de le faire libérer une fois qu'il serait arrivé à destination. Après un mois de recherches, le Dr. Meshaka le trouva dans une prison répugnante. Bien que ses compagnons d'infortune aient certifié que Sulaymān était chrétien, les autorités militaires turques refusèrent de le relâcher, jusqu'à l'intervention providentielle du colonel Frazier, commissaire britannique en Syrie qui, en visite à Damas, avait eu vent de cette affaire et avait usé de son influence pour le faire libérer. Sulaymān resta un mois chez le Dr. Meshaka, puis se rendit à Beyrouth en novembre 1862, muni d'une lettre de recommandation de son bienfaiteur. Il avoua son désir d'œuvrer à la conversion des Nuṣayris, qui vivaient dans l'obscurantisme et l'ignorance les plus extrêmes. Je lui trouvai une chambre près de chez moi et eus maintes occasions de m'entretenir avec lui. Il fit rapidement la connaissance du Dr. Van Dyck et des Protestants de Syrie, et nous l'encourageâmes à écrire un livre où il dévoilerait les principes et les mystères de la religion nuṣayrie. Sa mémoire était remarquable. Il pouvait réciter des sourates entières du Coran et des passages entiers de la Bible, en arabe et en hébreu ; et il avait en mémoire la poésie, l'histoire et les étranges enseignements mystiques des Nuṣayris. En l'espace de quelques semaines, son ouvrage fut achevé. Il se rendit alors à Lattaquié, à l'invitation du révérend R.J. Dodds, de la Mission presbytérienne réformée, puis rentra à Beyrouth, où il fit imprimer l'ouvrage à ses frais. Alors qu'il séjournait chez moi, il se présenta un jour le visage rouge et l'haleine chargée d'alcool. Je lui demandai s'il avait bu. Il reconnut que oui et, qui plus est, qu'il en avait pris l'habitude. (Dans la messe de l'encens qu'il

décrit dans son livre, le vin, qui est appelé *'abd al-nūr*, serviteur de la lumière, symbolise Ali, lequel est révééré comme Dieu. Il ne fait pas de doute que les Nuṣayris sont réputés pour boire, ce qui les place à un rang bien inférieur à celui des Musulmans). Je lui dis alors : « Mon frère, nous, Protestants, ne buvons pas d'alcool, et si tu bois à nouveau, je ne pourrai plus t'accueillir chez moi ». Il me demanda de lui donner une feuille de papier, ce que je fis. Il y écrivit quelque chose et me la rendit. J'y lus : « Moi, Sulaymān d'Adana, m'engage solennellement à ne plus boire une seule goutte d'alcool ; si je ne m'y tiens pas, mon sang sera impur, et j'autorise le révérend H. Jessup à me couper la tête et à boire mon sang ». Je lui dis qu'il y allait un peu fort et que j'espérais seulement qu'il tiendrait parole. Ce ne fut malheureusement pas le cas, et comme je n'avais à ma disposition d'autre épée que celle du Saint-Esprit, il garda la tête sur les épaules, en dépit de ses nombreuses entorses à la parole donnée.

« Son livre fit grand bruit. Les Syriens l'achetaient et le lisaient avec avidité et des copies en furent envoyées dans les districts nuṣayris, où il fit sensation. Un conseil y fut réuni d'urgence. Les jeunes cheikhs réclamèrent qu'on envoie sur-le-champ quelqu'un à Beyrouth pour l'assassiner. Mais les cheikhs plus âgés firent preuve de plus de sagesse et dirent : « C'est notre droit de le tuer, mais si nous le faisons, on dira que nous l'avons tué pour avoir révélé nos secrets, et tout le monde saura que le contenu de son livre est exact. Mieux vaut donc nier publiquement l'authenticité de son contenu, affirmer avec force qu'il n'est que pure invention, et ainsi isoler son auteur, afin que tous finissent par s'éloigner de lui ». Ils le laissèrent donc provisoirement tranquille.

« Nous envoyâmes une copie de l'ouvrage au professeur E. Salisbury, professeur d'arabe au Yale College. Il n'est pas de meilleure preuve de la profonde connaissance qu'a le professeur Salisbury de la langue arabe que la traduction lucide et précise qu'il a donné de cet amas de fadaïses mystiques orientales (*this mass of Oriental mystical twaddle*). Le Professeur Salisbury donna lecture de cette traduction annotée devant la Société orientale américaine le 18 mai et le 27 octobre 1864, et elle fut publiée dans le volume VIII-2 du *Journal of the American Oriental Society* l'année suivante. Je peux difficilement donner ici ne serait-ce qu'un résumé des principes de cette étrange et complexe doctrine [...]. Il peut paraître incroyable que Sulaymān ait pu connaître par cœur tous ces écrits si décousus, où alternent le ridicule et le sublime, des passages pleins de beauté et d'autres proprement horribles et révoltants, à tel point que

certains sont trop obscènes pour être traduits¹⁵. Il transcrivit pourtant tout de mémoire et ses citations correspondent exactement à d'autres témoignages existants sur ces enseignements secrets.

« Après être resté plusieurs mois à Beyrouth, il retourna à Lattaquié. En mars 1863, le révérend Dodds m'écrivit : "Sulaymān met les montagnes à feu. Il assaille de ses arguments tous les paysans qui se présentent à l'école (*schoolhouse*) et envoie des lettres à tous les vents. Nous faisons tout notre possible pour le retenir d'aller prêcher dans les villages, mais nous avons bien du mal. Il lui arrive souvent d'alpaguer les villageois qu'il croise dans la rue. Il y a quelque part dans sa tête un boulon desserré (*a screw loose in his head somewhere*), mais je pense qu'il fait malgré tout du bon boulot". Comme il ne pouvait ni enseigner ni prêcher et n'était pas non plus apte aux travaux manuels, la question de sa subsistance devint vite un problème. Il finit par épouser la fille d'un prêtre orthodoxe, mais se remit aussitôt à boire. Des années plus tard, il retourna à Adana, sa ville natale. Les cheikhs nuṣayris faisaient usage des plus subtils stratagèmes pour gagner sa confiance, en vue de mieux le détruire par la suite. Ils faisaient appel à ses services, le complimentaient, le qualifiaient de "soleil du savoir", de "couronne de la sagesse", de fierté et gloire de leur secte. Il était consulté et loué à Adana et dans tous les villages de la plaine. Puis ils le convièrent à des fêtes, l'envoyant chercher avec des chevaux magnifiquement parés qui l'emmenaient de village en village, jusqu'à ce que sa méfiance fut endormie et qu'il fut totalement sous leur pouvoir. Puis, alors qu'il était un jour invité à l'une de ces fêtes de village, monté sur un fougueux pur-sang et escorté par des jeunes gens qui chantaient et tiraient des coups de feu pour marquer leur joie et l'honneur qu'ils avaient de le recevoir, il faisait son entrée dans le village par un chemin bordé de tas de fumier, comme cela est souvent le cas dans les villages d'Orient, lorsqu'il fut soudainement mis à bas de son cheval, jeté dans une tombe profondément creusée dans l'un de ces tas de fumier, puis brûlé vif ! Quelques jours plus tard, son corps fut exhumé et sa langue coupée pour être conservée dans une jarre aux esprits (*a jar of spirits*). En mai 1888, alors que j'étais à Adana, un enseignant syrien m'affirma que les villageois nuṣayris lui avaient raconté que leurs cheikhs, lorsqu'ils se réunissaient le soir, plaçaient cette épouvantable et horrible relique sur la table et lui réservaient, ainsi qu'à son propriétaire, leurs pires

¹⁵ Le jugement de Jessup, qui n'engage que lui, procède d'un *a priori*. Pour avoir lu une part importante de la littérature religieuse alaouite, je puis affirmer qu'il ne s'y trouve rien de « révoltant » ni d'« obscène ».

imprécations, lui promettant les plus atroces des tourments réservés aux âmes damnées ! »

Le moins que l'on puisse dire est que l'existence et le destin de Sulaymān d'Adana sortent de l'ordinaire ! Le récit qu'en fait Jessup révèle un personnage haut en couleurs, certes instruit et en quête sincère de spiritualité, mais somme toute assez naïf : les passages sur la « théophagie » des Orthodoxes et sur les « élucubrations » du Talmud sont à cet égard on ne peut plus croustillants.

Quoi qu'il en soit, Sulaymān Afandī n'a rien d'un personnage fictif. Il est né vers 1834, a été initié à la doctrine nuṣayrie à l'âge de dix-sept ans, soit vers 1851, a composé son ouvrage en 1862 ou 1863 et est mort assassiné quelques temps après, alors qu'il n'était que trentenaire. Nous savons aussi, d'après la brève présentation qu'il donne de lui-même au début de la *Bākūra*, qu'il est né à Antioche où il a vécu jusqu'à l'âge de sept ans, avant de s'installer avec sa famille à Adana.

Jessup lui reconnaît « un esprit fin et curieux », tandis que le Dr Meshaka de Damas, qui le lui recommande, le dit « cultivé et ayant beaucoup lu ». Il faut aussi mettre à son crédit son excellente mémoire, *dixit* Jessup, qui affirme que Sulaymān « pouvait réciter des sourates entières du Coran et des passages entiers de la Bible, en arabe et en hébreu ; et [qu'] il avait en mémoire la poésie, l'histoire et les étranges enseignements mystiques des Nusayris ». Jessup ne mentionne jamais d'éventuels livres ou manuscrits qu'aurait pu utiliser Sulaymān pour composer son ouvrage, et il y a tout lieu de penser que l'ensemble des textes reproduits par lui, prières et poèmes principalement, l'ont été de mémoire, ce qui peut expliquer certaines différences, peu nombreuses au demeurant, entre les textes de la *Bākūra* et d'autres versions de certains de ces textes connues par ailleurs.

Mais il n'en reste pas moins que la personnalité de l'auteur de la *Bākūra* inspire la plus grande méfiance : un Nuṣayri qui douta de sa propre religion, se fit juif, puis musulman, grec, enfin protestant, voilà qui n'est pas bien catholique... Cet Alaouite-là a renié sa foi et prétend en divulguer les mystères, ce qu'il fait par l'entremise des missionnaires protestants de Beyrouth. Et s'il le fait, c'est pour mieux en réfuter les principes et pour en démontrer l'inanité, notamment dans les derniers chapitres de son livre, essentiellement polémiques. Il peut donc difficilement être considéré comme objectif, ce qui doit nous inciter à lire la *Bākūra* avec une attention critique redoublée.